

■ 7-8 AVRIL

Le pilonnage continue, il en tombe partout.

Les hommes se terrent, les évacuations deviennent difficiles et je n'ai pas de place pour abriter les pauvres gens qui viennent au poste de secours. On se tasse comme on peut et, à la nuit, tout ce qui peut marcher suit le premier convoi de blessés emportés couchés. On ne dort plus, on ne mange plus.

Médecin aide-major
Chabeaux, 79^e RI, le 7 avril.

Ma chère sœur et mon cher beau-frère, je suis en bonne santé bien qu'à moitié mort de fatigue et d'effroi. Je ne peux pas vous décrire tout ce que j'ai vécu ici, cela a dépassé de loin tout ce qui avait eu lieu jusque-là. En trois jours, la compagnie a perdu plus de cent hommes. Et, bien des fois, je n'ai pas su si j'étais encore vivant ou déjà mort. Et nous n'avons pas encore été à l'ennemi, mais nous y allons demain et ce n'est pas une petite affaire. J'ai abandonné tout espoir de vous revoir. Celui qui sortira d'ici entier pourra remercier Dieu. J'ai reçu votre paquet, ainsi que je vous l'ai déjà écrit par carte postale et je l'ai consommé immédiatement, car je ne savais pas si je pourrais encore le faire plus tard. J'ai envoyé ma solde à la maison, car on ne trouve rien à acheter par ici.

Lieutenant allemand
du 71^e régiment de réserve
(tué le lendemain 9 avril au
bois des Corbeaux).

Nuit agitée et fiévreuse. Petites attaques partout.

Fusil, grenades, torpilles, canon. Pas de vivre, ni de boisson. Nous devons être relevés cette nuit par le 24^e. Ouf! encore 2 blessés.

Georges Triaud, 8 avril.

Au 146^e RI, on est sans nouvelles du bataillon Jacquesson, et le bataillon Schilizzi a été égaré par son guide. Les deux compagnies présentes vont néanmoins monter à l'attaque, mais, prises sous le feu d'une tranchée allemande établie pendant la nuit, elles se font anéantir :

«La 11^e compagnie du capitaine Bresson doit être considérée comme ayant été détruite au cours de la contre-attaque et il ne resterait à la 12^e que le commandant d'unité et une vingtaine d'hommes.»

Les survivants regagnent leur position de départ. L'action n'a duré que quelques minutes et se solde par un échec sévère.

Pour les Français, la situation demeure préoccupante au sud du ruisseau de Forges puisque leurs positions sont largement entamées entre les ouvrages de Vassincourt et de Palavas. Béthincourt, leur seul point d'appui au nord du ruisseau, est quasiment encerclé, et sa garnison ne peut communiquer désormais avec l'ouvrage Lorraine, à l'arrière, que par un étroit boyau.

Plutôt que d'entreprendre la difficile et coûteuse reconquête des ouvrages perdus, le général Pétain choisit de consolider ses positions sur la ligne Bois Camard/Bois Éponge/ravin de la Hayette (à 300 mètres au sud de la route de Béthincourt à Esnes, à la hauteur du pont sur la Hayette).

Le 20^e corps reçoit alors l'ordre d'évacuer progressivement Béthincourt en cours de nuit. Ce sera chose faite à 2 heures du matin. La quasi-totalité du matériel a été déménagée, et ce qui n'a pu l'être a été jeté dans le puits.

En vingt-quatre heures, le 26^e RI a perdu plus de 600 hommes, le 37^e environ 350, le 79^e une cinquantaine et le 153^e RI presque 1 300 hommes.



Pour répliquer au 420 allemand, les Français mettent en œuvre des obusiers sur voie ferrée de plus en plus lourds, tel le 400 Saint-Chamond, monstre de 137 tonnes capable d'envoyer à 15 km un obus de 900 kg. Ces pièces étaient souvent servies par des canonnières marines, heureux d'apporter ainsi leur soutien à leurs camarades de l'armée de terre.